

Vibrante

Du silence faire une corde vibrante, la tenir par les deux bouts, cette corde, et vibrer avec elle...

Aussitôt, dans un élan, devenir l'instrument d'un monde ignoré qui se cherche à tâtons dans l'obscur du bruit qui en ressort, là, à bout de bras, à bout de souffle, dans la gemme de la nuit qui s'enflamme.

La mandoline, amère amante, sourit dans le grenier.

Un monde ignorant jouxte un monde ignoré. L'ignoré n'ignore pas l'ignorant, mais ne le rencontrera jamais.

La musique est là, déjà toute entière, quelle qu'elle soit : elle fouette le temps, imprime au tempo sa marque et sa marche. Les pieds s'agitent, la cadence commence, la danse abonde. Le rythme bondit hors de sa conque mélodieuse, à la mélodie il donne sa couleur, en lui prêtant son élan qu'il lui emprunte...

Un bref instant encore, la faim court dans notre estomac et la mort dans nos veines. Nourrir l'un, c'est nourrir l'autre, mais entre temps, de la faim à la satiété, c'est la vie qui fait ripaille, elle triomphe à se tenir droite sur une corde tendue au-dessus de l'abîme qui s'enlise dans le vide.

Il n'est pas vrai que la faim soit un malheur pour peu qu'elle donne lieu au partage des nourritures.

Marcher droit alors emporte au plus haut point, et l'étoile n'est pas loin, l'égarée qui se fourvoie dans sa lumière. L'étoile a besoin de nous, mon amour, pour supporter sa lumière.

Un heureux tournoi flagelle alors l'espérance. De vaine lutte, de guerre lasse, le vent se lève. D'une main, l'arrêter, ce vent mauvais.

De loin, deux cavaliers se sont face, là, dans la poussière, en plein soleil, prêts à s'affronter à la loyale. Heaumes rabattus et lances ferventes pointées vers l'adversaire miment l'exil de la mort dans le jeu vivant. Les spectateurs retiennent leur souffle : à qui le ruban échoira-t-il, une fois le combat éprouvé ?

Une femme n'ose espérer, le regard droit, pointé vers son champion.

L'exacte certitude, le vide blanc, immobile du Vrai, là, devant moi, le mobile, le capricieux, l'ami de la bougie qui vacille, toujours reprend son souffle, accrochée qu'elle est à l'air rare qu'elle respire.

La corde à sauter de la petite fille épouse l'espace, donne à la petite fille *l'éclat du saut*, la jubilation aux lèvres, les yeux brillants. La petite fille, l'ultra-vivante, la voilà qui vibre à l'unisson de la corde à sauter qui fouette l'air, en narguant le sol goudronné. Ses chaussures légères, des ballerines sans doute, toutes blanches, ont la pureté d'un commencement. Pas de

pas, pas encore, un surplace volubile, une excitation légère, la joie pure de vivre, de faire vibrer l'instant mobile-immobile.

Métamorphoses de la corde terrestre amoureuse du ciel de juin, cette promesse.

De l'arc vibre la flèche empoisonnée. L'arc vibre, puis se détend. Auparavant, un homme a bandé l'arc, au seuil d'une indicible douleur. Poignet crispé, il a lâché son trait, sa main n'a pas tremblé, et il a fait mouche.

La flèche a traversé l'air qui a sifflé sur son passage. Une bombe n'aurait pas mieux fait. De main d'homme, l'arc s'est tendu. Plus que la roue, l'arc est un miracle de technique et d'ingéniosité, car enfin rien de tel n'est observable à l'état naturel.

Toujours, à la corde il faut deux extrémités.

La femme et l'homme, bout à bout, font vibrer la corde qu'ils tressent de leur amour conjoint.

De la flèche, arracher le poison, et le laisser à la lassitude de l'air humide d'avant la rencontre des deux extrêmes.

Laisser danser la petite fille toute à sa joie, laisser la corde à sauter vibrer, sa complice augmentée, et rire, rire de joie à la vue du silence qui s'avance.

De combats, nulle trace, mais les luttes intestines abondent dans le sérail des vivants.

Laisse au temps sa part de silence, fais-toi l'instrument docile-rétif de qui vibre à portée de ton souffle, et prête lui vie, à ce souffle qui t'insuffle le goût d'aimer celle-là seule qui vibre avec toi.

Ecrire, griffer le réel pour le biffer, somme toute ?

Dans une caresse alors, d'une douceur infinie.

A ta vague marine...

Arme-toi d'impatience contre les petits maux de l'existence, et demain tu seras désarmante !

A petits bris de pierre grise, à petits pas de fourche, tu vacilles dans le silence. Fais mine de ne pas te taire, garde le silence un instant, le temps de reprendre ton souffle pour qu'il te reprenne de plus belle !

Et puis fais grise mine au malheur qui s'avance !

Le voilà qui recule, apeuré. Ne t'avance pas, à aucun prix il ne faut avancer quand le malheur recule.

Jette tes mots au vent et va-t-en !

Ca ne te suffit pas, loin de là : l'espèce de vilain goût qu'il te laisse dans la bouche - dans la bouche, aussi bien, de tous ceux et de toutes celles qu'il approche - c'est un affreux mélange de chair brûlée et de sang coagulé, à ce qu'il te semble - c'est incoercible : il doit faire place à ce goût de framboises qui remonte à présent de ton enfance jusqu'à tes lèvres de femme.

Sûre de ton fait, alors, tu peux crier, t'épouvanter un peu, tu peux t'égosiller à la nuit.

La nuit, elle sent mauvais de la bouche : il faut qu'elle cesse une bonne fois de faire des manières, il faut qu'elle la ferme une bonne fois, cette mijaurée.

Tu lui intimes cet ordre infime, fermement, pour que cesse une bonne fois son jeu stérile : quand cette bouche immonde s'ouvre à la nuit pour l'avalier, et ainsi confondre sa béance avec l'immensité nocturne, quand il lui arrive de préférer ses inepties doucereuses venues de tous les temps, quand, aussi, elle se pique de juguler l'espoir en prodiguant ses conseils à la lune, les mots s'ennuient tellement qu'ils s'enfuient à toutes jambes !

Elle en reste bouche bée, la bouche d'ombre malsaine qui parle au nom de tous et de toutes...

Toi, ce sont les mots en liberté que tu désires, tous les mots, tu les veux tous, des plus crus aux plus sublimes, alors tu fais place nette dans ta mémoire volubile pour que, se débauchant sur tes lèvres, ils ébauchent un règne nouveau.

C'est la présence nue que tu veux, et la présence toute entière : main dans la main, c'est marcher que tu veux, avec ton amour, par les rues, par les champs, indéfiniment.

Tu es là, et bien lasse de toute cette comédie : elle doit finir avant toi, c'est impératif, c'est écrit, c'est révoltant de vérité ignorée, de vérité bafouée, de vérité déshonorée, alors il va cesser pour toujours, ce jeu de cache-cache avec l'enfer, tu l'as décidé, c'est dit, pour qu'il éclate à la face du monde, cet amour écumant qui te vient de nous.

Le soleil est éclatant. La chaleur écrasante.

Dans ton dos, tu entends le ressac de la mer, les lames se brisent une à une, et tes larmes brunes inondent la plaine de ton visage ensanglanté.

« Il est temps de te refaire une beauté, mon amour... » : le vent persifleur murmure cette phrase enjôleuse à ton oreille muette.

Alors, alors seulement, tu la sens qui enfle dans l'espace de ton audition, cette conque marine qui vient, surgie de ton enfance.

Elle va berçant ta mémoire enfantine dans l'abrupt de tes gestes de femme mûre : un instant égarée, te voilà qui marches à reculons jusque dans l'eau saline, te voilà, maintenant, qui flânes dans l'eau féline.

Des gouttes d'eau scintillantes ruissellent le long de tes flancs...

Une chaleur inédite monte de toi en toi : jusqu'à mi-cuisse tu as de l'eau, tu vas bientôt y tremper ton ventre, et puis tes seins, déjà, tu es saisie, déjà, tu regardes au-delà de toi, vers lui, vers cet homme neuf qui, loin encore sur la plage immense, s'approche à grands pas.

Un baiser de lui sur tes lèvres fraîches, et déjà ton sexe va s'ouvrir... Tu le lui as dit un jour de grand bonheur.

Tu aimes cet homme qui t'aime, il approche à grands pas. Tu connais l'espace de ses étreintes, en ta présence, tu les as agrandies, tu les as augmentées de toi, et tu sais qu'il sait qu'entre vous c'est le bonheur de vivre qui s'achemine à pas lents et sûrs.

Ne t'attarde pas aux rives parfumées...

Furieuses, impétueuses parfois, alluviales, toujours, tes eaux...

Parfois il te vient le soupçon que le limon déposé par toi profite à d'autres qu'à toi, mais à toi, le fleuve, il ne revient pas de te reposer aux rives ni d'y travailler à la splendeur des jardins qui ne reviennent qu'à ceux et celles qui se sont installés au bord de tes rives généreuses.

Loin à l'écart de tes rives de vastes mausolées attestent que quelque chose a voulu durer malgré le temps qui emporte tout. Les habitants de tes rives limoneuses s'y plaisent tant. Ils voudraient que leur séjour y dure toujours, mais c'est toi, toi seul qui demeures, là, au cœur de cet emportement qui fait tout le prix de ta présence éternelle. C'est toi la mémoire des hommes et des femmes de cette contrée hospitalière, c'est toi qui le premier as tracé un signe d'espérance dans la terre aride du désert tout proche, c'est toi qui as rendu ce lieu habitable.

Ici a vu les fils et les filles d'Israël plier sous le joug, puis se lever pour partir. Ils ont emporté un peu de tes eaux dans les yeux de celui qui les a conduits vers la Terre Promise. L'exode est sans fin à qui sait que la liberté toujours compromise ne cessera de battre dans les cœurs de ceux et de celles - grâce leur soit rendu ! - qui ont eu le courage de fuir la Terre de Pharaon.

Une tension s'expose aux rives du fleuve, puis se détend dans la fragilité inexorable du désert. Quarante années d'errance pour arriver seulement au seuil d'une promesse qui ne cesse de durer, voilà ce qui palpète à la surface de tes eaux, fleuve majestueux qui aura porté celui qui est né des eaux.

Dans la pierre fière, gravées là, des paroles d'être, des paroles toujours à venir, et brisées une fois par celui qui les a vu s'amortir en signes flamboyants. Du feu gravé dans la pierre, une foudre qui ne foudroie pas, ne poudroie pas, ne tombera jamais en poussière, tel est le signe tout droit venu de celui qui a été porté par tes eaux généreuses.

Au milieu les joncs, dans un panier d'osier, un tout petit enfant babille, emporté doucement par le courant vers cette femme douce qui le reconnaît d'emblée pour sien, ce fils d'Israël. Toi, le fleuve tu as permis ce miracle de la rencontre, toi, à qui la mère a confié l'enfant dans l'espoir d'un avenir meilleur que la mort. De cet enfant, un peuple entier a appris la force de l'espérance, la fierté retrouvée, l'allant et le goût de vaincre l'infortune. Tu es le trait d'union, la marge, le silence fait eau, le frisson du temps à la surface de la terre habitée. Grâce te soit rendue, fleuve impétueux.

Tes débordements ne sont jamais qu'une chance renouvelée de saison en saison de vivre debout pour aller *ailleurs*. Libre à ceux qui le désirent de demeurer au bord de tes rives, oui, libre à eux, mais de toi à moi, c'est un pacte scellé dans le vent du désert tout proche qui va et

vient dans mon oreille attentive, attentive au moindre souffle de vent qui passe dans la palmeraie lointaine, là, au plus près du puits où viennent à se rassembler les forces errantes.

Cœur de cristal

Mais les pierres, mon ami, dorment dans la terre.

Céleste la main qui les soulève pour les lancer à la face de tes ennemis, mais elle garde la trace vive de sa fouille dans la boue de tes mains.

Celles-ci trouvent encore à redire en se prolongeant dans la blessure infligée à l'homme que tu as dilapidé. Cet homme, c'est toi, tu n'en doutes qu'en de rares instants, quand la pierre s'élanche de ta main.

Les pierres portent la mort qui revient de loin.

Où que ton regard porte, la terre, la terre encore et encore, pleine de pierres.

Les cieux électrisés, au crépuscule, gardent la trace et l'odeur du silex frotté.

Ton regard porte vers l'horizon qui te porte au-delà de tout horizon, alors l'abîme que tu traînes en toi derrière toi...

Franchi, il colle à tes pas, quelle que soit la vigueur de ton bond.

De rocher en rocher, j'ai bondi pour redescendre dans la vallée. Mon sac à dos était léger. J'étais jeune alors, j'ignorais encore presque tout de ma vie future, allègrement, je la confondais, dans ma confiance, avec la vie tout court.

La vie courte m'a rattrapé et je ne confonds plus *ma* vie avec la vie.

Nous venons de l'abîme. Nous le portons sur nos épaules et nous nous hissons vers la lumière du jour naissant, gravissant monts et montagnes pour la rendre à sa toute présence d'abîme inscrit dans la chair de nos jours.

Ce cristal aux vives arêtes, que tu tiens dans ta main, veut voir le jour. Ta main saigne un peu, elle a mal pour lui.

C'est là, dans ta main, c'est là que se décide le destin de ta lumière, sa force vibrante, sa transparence aussi bien qui, à son tour, se dessine dans la suite à donner à l'abîme qui s'abîme dans le cœur de tous les hommes depuis la nuit des temps, dans ce cœur de cristal irisé qui vous entraîne.

Il déferle en lumière sur la surface de nos gestes, enflamme vos actes, illumine nos regards et à la fin, à recommencer chaque jour, vous laisse seul avec sa lumière pour seule compagne, dans un embrassement de tout l'espace offert au regard parlant.

De cette solitude issue de l'abîme, il faut te détourner. La vie n'est pas pur regard en aval de l'espoir.

Il advient que les mots s'abîment les uns dans les autres dans le cœur du cristal, qui ainsi veut son éclatement, cet arrachement au pur instant d'éternité donné-enlevé dans le même mouvement, cette fébrilité du corps qui veut assumer sa charge de mots pour dire le bonheur de vivre, mais c'est la lumière alors qui éclate à travers le cristal laissé intact, en s'exposant, une dernière fois, toujours à recommencer, au murmure de l'abîme qui reflue sous les pas de l'homme et de la femme qui marchent main dans la main sur la plage ensoleillée battue par les flots.

Au sommet, l'abîme a pour amie sûre la transparence abrupte de la lumière. C'est cette dernière qui a le dernier mot.

Il appartient à tous, n'appartenant à personne. Il déferle en vagues marines dans le brun ou le bleu de tes yeux, il te saisit dans un rayon de lumière qui caresse la joue de ton amour.

La lumière alors ne se contente plus de briller, elle a l'odeur enivrante de la mer qui chavire dans vos yeux. Et vos pas laissent les traces qu'ils peuvent dans le sable humide de la côte.

La lumière a trouvé à qui parler. Elle se tait désormais pour mieux vous écouter vous aimer.

Une fraîcheur délicieuse monte de la plante de vos pieds jusqu'à votre cœur et vos lèvres humides en disent plus long qu'un long poème.

Françoise

De tes empoignades avec le bleu du ciel, il te reste des mains d'argile humide.

Temps des fenaisons, à l'arrière-plan de la routine du vivre bien.

Roule en boule et prends feu, masque de plomb à la langue agile.

D'un mot, d'un seul, démasquer le réel.

Court en moi depuis toujours la même source odorante. Celle-là, de près, s'appelle femme.

Miracle d'ébène, posé sur un socle d'argent.

Dans le puits de douleur, au fond, rien que de minuscules cailloux.

Penchée sur la margelle, elle chante en écho à un monde englouti qu'elle porte en elle.

Silence abrupte, raboteux, pour cela jamais tout à fait silence, silence bruissant, là, dans la fournaise calme de l'humide de deux corps jouissant.

Le cri, le voilà qui est venu, préparé par les caresses félines. Spasmes, le ventre se soulève, les fesses sourient.

Tu aimerais la dire sans fin, cette attente à laquelle tu rêves de mettre fin. Mais non, tu n'aimerais pas.

Posée sur les mots, l'âme et son errance.

A bout de souffle, jamais, car dans le vent d'été, te voilà tout entier chantier de jouvence.

C'est trop peu dire que de dire le souffle chaud de ton haleine. Tu es toute entière partout dans tes gestes et tes poses, mon amour.

A toi, la féline, ne manque pas la rougeur anonyme d'un printemps.

A la source, à la source de ton sexe boire le suc délicat de tes émotions.

D'humour poétique, le poète balance entre l'ironie et l'exil.

Entre deux possibles, le cœur s'en balance.

Le cœur, c'est le vif qui tranche le granit du réel intangible.

Pulsation plutôt que pulsion, mon sexe offert, dressé dans la nuit chaude de ta bouche.

Qui dira l'élan, l'élan personnel qui appartient à tous ?

Ta bouche mutine, je tairai son approche pour mieux savourer sa plénitude.

De tes seins émane un sourire de chair rose. Tu es toute en une, mon amour. Ici ou là, c'est toi, visage toujours, quand tu m'offres à forer ton puits de douceur. Je tombe en pluie douce dans le ravage que ça fait, là, dans l'anus, en pleine perte de nous, quand ça nous grise tellement qu'on ne sait plus où commence, où finit notre corps à corps.

Le soleil, sa chaleur, oui, mais à l'ombre de notre amour, pour traverser l'hiver moqueur.

De l'espoir taire à jamais la plainte, et de la plainte remonter jusqu'à l'espoir, constamment, sciemment, pour qu'il ne soit pas dit qu'ils ne se sont pas aimés.

Quand ça pense en amont de ton dire, en aval de ton passé, c'est merveille.

Elle n'a pas le souffle court de l'héliotrope, elle tourne au sol, résolument, sa tête fétide. Le soleil a pitié, il fait souffler le vent qui s'allonge démesurément, entraînant avec lui sa part de lumière pour la tendre à la tête régénérée.

La tête lève les yeux au ciel. Elle se découvre fleur d'azur amoureuse de la terre.

Dans le va et vient soucieux de sa perte, laisse aller le souffle. Et puis explose, quand tout son corps se ramasse en un seul cri.

Elle a la parure rare, ses boucles d'oreille chancèlent dans l'espace incréé de ses gestes.

Je suis ton petit foreur, ton petit baiseur des profondeurs. Je les ramène à plaisir à la surface de tes mots murmurant dans la nuit blanche.

Tu me hisses à hauteur de mots, là où notre amour insigne réclament tous les mots, même les plus insignifiants.

Eclatante de santé, notre insolence solaire.

L'amour à perte de vue, là, tout près, dans le partage des sexes à hauteur de bouche.

Je dirai toujours, même ne le disant pas, l'espèce de vertige qui me prend à l'approche de ton nom.

Frissons dans l'azur, frémissements dans le lit blanc, que préfères-tu, mon amour ?

Jean-Michel Guyot